

BRISÉÏS
La Citadelle Intemporelle

REJOIGNEZ LES CHERCHEURS DU RÊVE

Les Chercheurs du Rêve reçoivent par email les secrets de construction de la série Briséis, des photos des coulisses, et des cadeaux-surprise qui accompagnent la série.

Les Chercheurs du Rêve sont toujours les premiers à entendre parler d'une nouvelle parution !

Rendez-vous à la fin du roman pour plus de détails sur l'inscription...

BRISÉÏS

TIPHAINE SIOVEL



Irealistic

© Tiphaine Siovel, Irealistic, Londres, 2019

ISBN: 979-10-359-0479-1

PROLOGUE

Dans un murmure, la brise du soir déranger les feuilles vert tendre de l'arbre centenaire et souleva la houpette brune de Céfaïdon. L'angelot détendit la corde de son arc et se retourna pour considérer son compagnon. Cupidon, yeux clairs à demi cachés par des joues roses et rondes, battait nerveusement des ailes, pianotant de ses doigts potelés sur la branche. Lui aussi cherchait leur cible, mâchoires serrées, paupières gonflées, yeux rougis à force de fixer le sol, tout en bas.

Pas un des visages humains ne semblait être marqué par la connaissance d'un terrible secret... Il leur faudrait choisir, pourtant. Bientôt le moment allait passer, et les deux angelots ne pouvaient se permettre de repartir sans avoir tiré.

— Alors, tu te décides ? Sur qui je tire ?

S'il y avait eu au pied de l'arbre un rêveur près de s'assoupir, la voix nasillarde, rageuse de Céfaïdon lui serait parvenue depuis les hautes branches comme un improbable caquètement d'oiseau tropical. Mais seule la mélodie du vent dans les ramures atteignait les oreilles des passants alertes, qui flânaient insoucients dans le parc, en cette belle journée de printemps.

Céfaïdon remit sa flèche en place d'un geste sûr et avisa un

petit groupe d'enfants enfoncés jusqu'aux chevilles dans un bac à sable, jouant gaiement sous l'œil attentif de leurs parents. De si jeunes humains percevaient parfois leur présence, aussi valait-il mieux rester cachés dans le feuillage dense de l'érable. Cela ne facilitait pas leur tâche.

L'angelot laissa son regard dériver vers les quelques promeneurs le long du chemin adjacent. Il visa tour à tour un grand monsieur chauve à la barbe rousse, une grand-mère, les yeux rivés sur les mouvements de ses pieds, et une jeune femme enceinte jusqu'aux yeux. De piètres candidats.

Crispé dans son attente, Cupidon serra plus fort l'écorce flétrie de l'arbre, qui céda entre ses doigts. Toute la tension contenue dans sa petite personne éclata alors, comme l'eau d'un barrage soudain libérée :

— Tout ça c'est de ta faute, Céfaïdon ! C'est toi qui a perdu l'ordre de mission ! Nom d'une plume mouillée, si on en sort indemnes, je te jure que je te fais la peau !

— Ma faute ? fit Céfaïdon livide, après tout ce que tu m'as fait faire pour couvrir tes histoires ?

— Pourquoi devrais-je trouver la cible à ta place ? C'était ton ordre de mission, ta responsabilité !

Céfaïdon laissa à la brise le temps de lui voler dans les plumes avant de répliquer d'un ton grave :

— On fait équipe, Cupidon, ne l'oublie pas. Si je tombe, tu tombes aussi. Tu sais bien mieux que moi reconnaître les candidats. Tu dois trouver la cible. Ou peut-être préfères-tu que j'aille leur raconter pourquoi j'ai perdu l'ordre de miss...

— Chhhh !

Cupidon le fit taire d'un geste précipité, puis pointa un doigt en direction du sol.

Deux jeunes hommes tenaient par la main un petit garçon de cinq ans à peine, qu'ils faisaient bondir au rythme de ses cris enthousiastes.

Cupidon frémit sur sa branche sans quitter sa proie des yeux.

— Je te tiens ! murmura-t-il pour lui-même, puis il ajouta plus haut : le petit, vas-y ! Maintenant, avant qu'il ne soit trop tard !

— Le petit ? répéta Céfäidon, perplexe.

Cupidon faillit perdre ce qui lui restait de sang-froid :

— Tu voulais une cible, en voilà une ! Ne pose pas de question et tire !

Les doigts moites de Céfäidon se refermèrent sur la corde. Il serra ses petites lèvres, ajusta son arc, visa le cœur de la cible et attendit que la brise faiblisse avant de tirer.

Près de son oreille, Cupidon murmura :

— Ne le rate pas surtout, ou je te casse une aile.

Céfäidon redoubla d'attention. Non pas qu'il craignît pour ses ailes, elles étaient bien trop solides. Mais dans les paroles de Cupidon se reflétait une menace bien plus terrifiante, placée au-dessus d'eux depuis la nuit des temps, dont la seule pensée suffisait à le remplir d'effroi...

— NON ! PAS CELUI-LÀ !

Céfäidon sursauta. La flèche bondit. Il se retourna le cœur battant et se trouva nez à nez avec Cupidon, rouge de colère.

— Mais, pourquoi tu m'as... commença-t-il.

— LE PETIT HOMME ! hurla son compagnon. PAS LE PETIT D'HOMME !

— Mais... balbutia Céfäidon désespéré, tu m'as dit le petit ! Si tu me dis le petit en me montrant un petit et un plus petit que petit, c'est quand même plus logique que je vise le plus petit que petit au lieu du petit, non ?

— Espèce d'emplumé ! rugit Cupidon, on était à deux doigts de tout faire rentrer dans l'ordre, et toi, tu gâches tout parce que tu ne sais pas faire la différence entre un petit homme et un enfant ! Tu es grillé, Céfäidon, grillé ! Et moi avec...

Cupidon reprit son souffle et se cala à nouveau contre la branche dont il s'était envolé, emporté par son énervement. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

— J'imagine que tu ne sais pas où est partie la flèche ?

Devant le regard impuissant de Céfäidon, Cupidon commença

à se lamenter comme seuls les angelots savent le faire : il saisit le bout de son aile gauche et, la caressant dans le sens des plumes, détailla en gémissant son destin.

— Je suis fini, je ne suis plus rien... Je vais sombrer dans la nuit, connaître une chute sans fin, et mon mal sera si grand et si terrible que je perdrai toutes mes plumes, une par une... Quand ils sauront ce que nous avons fait... Parce que nous retournerons là-bas ! Il le faudra bien ! ajouta-t-il en remarquant l'expression calculatrice de Céfaïdon.

— Se cacher est absurde, mais... cacher la vérité ne l'est pas, fit ce dernier, affichant un sourire hésitant.

Une lueur d'espoir brillait dans ses yeux. Cupidon n'aimait pas cela. Il gigota sur sa branche, mal à l'aise.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Ils ne sont pas obligés d'apprendre ce qui s'est passé. Toutes les recrues ne survivent pas...

— Je ne vois pas du tout ce que tu veux dire.

— Bien sûr que si. Il nous suffirait de le contacter, lui... De le laisser étouffer l'affaire...

D'un mouvement fébrile, Cupidon arracha une de ses plumes qu'il coinça entre ses dents avant de la mordiller nerveusement.

— Ça ne marchera pas, dit-il dans un murmure.

— Si, ça marchera. Nous n'avons pas le choix, répondit Céfaïdon. Nous n'avons pas le choix...

LE VŒU

Un poil, noir à la racine, grisonnant à l'extrémité, vibrait. Il ondulait, suivant docilement les mouvements nerveux du menton anguleux auquel il s'accrochait désespérément. Sa propriétaire, Mlle Pichet, coincée dans un tailleur mal coupé, attendait. Elle attendait une réponse que Briséis ne pouvait lui donner.

Toute la journée, Briséis avait cherché une excuse valable, quelque chose qui aurait pu satisfaire l'esprit coriace de son professeur sexagénaire. Mais lorsque les talons usés de la vieille fille se cognèrent l'un contre l'autre, au garde-à-vous, face à la table bancale du fond de la classe, Briséis ne trouva rien à dire.

— Mademoiselle Riccetti ?

Briséis bloqua d'un coup sec la table que son amie Alix, grande punk au crâne à demi rasé, ne cessait de faire bouger nerveusement. Son regard remonta du poil aux épaisses lunettes. Briséis put y contempler son propre reflet : boucles brunes, yeux noisette, légères taches de rousseur sur un visage trop pâle et trop rond à son goût.

— Mademoiselle, je n'ai pas de temps à perdre avec vos bêtises, ajouta la professeur d'un ton perçant.

— Ce ne sont pas des bêtises, protesta Briséis. Je sais parfaitement ce que je fais.

La professeur secoua son questionnaire devant les yeux de Briséis. Sur la feuille s'agitait en cadence une série de destinées : droit, médecine, lettres, économie, et bien d'autres encore, accompagnées de codes à rallonge.

Briséis concentra à nouveau son attention sur la face rougie de Mlle Pichet : tout cela lui donnait mal au cœur.

— Il n'y a aucun code qui corresponde, expliqua Briséis en se redressant sur sa chaise.

— Comment cela ?

— Ce que je vais faire de ma vie ne s'écrit pas. Ça ne s'étiquette pas et ça ne se classe pas.

— Non ? fit la professeur, sarcastique.

— Non.

Briséis croisa les bras pour se donner plus de contenance. Elle ne signerait pas son mandat d'arrêt. Bien sûr, elle savait que ce n'était qu'un sondage de l'inspection académique. Cela ne l'engageait en rien. Mais sa liberté ne commençait-elle pas par la liberté d'expression ? Ne devait-elle pas protester contre cet étiquetage systématique des générations futures ?

Si, certainement.

— Et qu'allez-vous faire, une fois sortie du lycée ?

Briséis resta interdite. La question tant redoutée. Une fois qu'elle était arrivée à ce point de la conversation, son maigre argumentaire finissait toujours par flancher.

Les lèvres ridées de Mlle Pichet se retroussèrent imperceptiblement. Elle commençait à perdre patience.

— Bon ! Écoutez, mademoiselle Riccetti, explosa-t-elle, si vous voulez faire clocharde, c'est votre problème, mais ayez au moins la politesse de ne pas nous faire perdre notre temps. Imaginez-vous, si je devais écouter les états d'âme de plus de deux mille élèves !

Une vague de murmures amusés ondula dans la salle. La

professeur se retourna vers son auditoire. Les élèves relevèrent la tête, le crayon en suspens.

— Ce n'est quand même pas compliqué, une case à cocher ! Vous avez eu toute l'année pour réfléchir. Dans trois mois, il sera trop tard. Remarquez, vous n'êtes pas la seule à posséder de grandes ambitions : mon petit-fils de cinq ans m'a dit hier qu'il voulait devenir pirate inter-stellaire. Je doute effectivement qu'il trouve un code correspondant !

La rumeur enfla, des éclats de rire fusèrent. Briséis se leva brusquement. Elle avait espéré être guidée par une inspiration soudaine, mais ne put que bredouiller entre ses dents :

— Vieille cruche.

Mlle Pichet fit volte-face. Alix se mit à mâcher bruyamment son chewing-gum, mais la professeur, focalisée sur Briséis, ne lui fit aucune remarque. Lentement, la poitrine de Mlle Pichet se gonfla d'air, en même temps que la bulle rose bonbon d'Alix.

Il était dix-sept heures précises. La sonnerie retentit. Briséis sursauta, et sa chaise, restée en équilibre précaire contre ses jambes comme elle s'était levée trop vite, tomba à la renverse dans un grand fracas.

La professeur poussa un petit cri de surprise, Alix eut un hoquet et sa bulle lui explosa à la figure. Mlle Pichet leva un doigt furieux, mais le brouhaha des élèves pressés de sortir couvrait déjà sa voix.

— Elle vous rapporte son questionnaire demain, c'est promis, assura Alix avec un air entendu pour la professeur, tirant son amie par la manche, l'emportant dans le tourbillon d'élèves qui se déversait dans le couloir avant que celle-ci n'ait l'idée d'ajouter son grain de sel.

— Tu as vu sa tête ! s'esclaffa Briséis en déboulant dans la cour. Quand je l'ai appelée « vieille cruche », elle s'est toute craquelée !

— Tu devrais la ménager, sourit Alix, elle n'est pas faite pour les grandes rêveuses dans ton genre, la pauvre. À ce rythme-là elle va finir en morceaux avant la fin de l'année.

— Plus que quelques mois, elle devrait tenir. Et puis c'est sa faute aussi. Tu vas voir qu'elle ne va pas me lâcher si facilement, dès demain elle va remettre ça !

— Ça sera plus simple quand tu lui auras rendu ton questionnaire.

— Tu plaisantes ? Je ne lui rendrai certainement pas.

— Elle t'enverra chez le proviseur.

— Qu'elle le fasse, je lui expliquerai comment la cruche...

— Tu lui diras quoi ? la coupa Alix, enfilant ses mitaines noires.

Briséis s'arrêta net.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Briséis, on ne va pas chercher le proviseur pour qu'il aille tirer les oreilles à un professeur, comme on ne va pas chez le président pour lui demander de changer le monde. Mlle Pichet a raison, tu vis dans un conte de fées.

— Mais... Peut-être bien que c'est ce que je veux, justement, vivre un conte de fées...

Alix leva les yeux au ciel.

— Quoi ? s'exclama Briséis, tu préférerais que je m'écrase et que...

— Tu ne pourrais pas faire au moins semblant de rentrer dans le moule, pour une fois ? Tu ne joues pas ta vie, que je sache.

— Tout ce que je fais, c'est pointer qu'il existe peut-être autre chose en dehors de cette liste...

— Autre chose, peut-être. Un conte de fées, non.

Briséis força un sourire, incrédule.

— Tu te couvres de tatouages et de piercings, et tu fais la grimace parce que j'essaye de sortir du cadre ?

— Ne mélange pas tout, Briséis. Mes revendications sont fondées sur des idéaux solides, en adéquation avec le contexte socioculturel actuel. Ma démarche est construite, réfléchie.

— Mais je veux justement prendre le temps de réfléchir !

— Jusqu'à quand ? Personne n'a jamais sécurisé son avenir en restant aux pays des merveilles. Sors un peu de ton cocon, ma

vieille, je ne serai pas toujours là pour te protéger. Sérieusement, il ne te manque plus qu'un lapin blanc !

— Mais pas du...

— Choisis un métier qui ne t'embête pas trop et qui paye bien, et *ensuite* tu pourras te poser toutes les questions qui te chantent. Les études, c'est long, et tu ne seras pas éternellement jeune. Tout ce que tu as à faire, c'est accepter de t'inscrire quelque part. C'est quand même pas la mer à boire !

Avant que Briséis n'ait eu le temps de riposter, Alix plongea le bras dans son sac, à la recherche d'un bâton de réglisse. Elle avait décidé d'arrêter de fumer quelques mois plus tôt et résistait chaque jour à la tentation de reprendre une cigarette. Elle fit mine d'allumer son bout de bois avec un briquet fictif et, d'un air de faire la paix, souffla de la fumée imaginaire vers le visage de Briséis.

— Il faut savoir faire des compromis, ma chère.

— Ma vie ne sera pas un compromis, rétorqua Briséis, déterminée.

Et elle tourna les talons pour s'éloigner à grands pas, les mains refermées sur les manches de son pull passe-partout.

— Tu n'auras pas le choix, reprit Alix derrière elle. Si tu veux survivre dans ce monde, il faudra t'adapter !

Briséis accéléra. Son sac en bandoulière jaune poussière frappait contre son jean à chaque pas.

— Ils ont tort, tu as raison, se répétait-elle en martelant le macadam.

Elle serait l'héroïne de son propre conte de fées. Elle avait le choix. Il *fallait* qu'elle ait le choix.

Et pourtant...

Absorbée dans ses pensées, elle pénétra dans le parc sans même s'en apercevoir. Quel genre de quête une jeune fille de dix-huit ans pouvait-elle entreprendre ? Le monde n'avait pas besoin d'elle. Briséis aurait trouvé bien plus facile de sauver le monde, que de s'y accorder. Ah ! S'arracher à l'ennui qui l'étouffait un peu plus chaque jour, pourfendre tel un dragon son insipide perspective d'avenir ! Sa vie n'était rien d'autre qu'une

succession de codes, de notes, de numéros, et le resterait pour toujours...

Briséis avait couru à perdre haleine à travers le parc, jusqu'à l'aire de jeux. Elle ne se sentait plus la force ni d'avancer, ni de réfléchir. Elle jeta son sac à terre et s'appuya contre le cabanon du jardinier pour reprendre son souffle. Dans le bac à sable tout proche, les enfants s'ébattaient joyeusement.

Le désespoir l'envahit comme la marée montante, et elle se retrouva bientôt noyée dans ses angoisses, cherchant une bouée de sauvetage.

Elle appela à l'aide.

— S'il vous plaît, qui que vous soyez là-haut, faites qu'il m'arrive quelque chose ! implora-t-elle, la tête levée vers le ciel. Quelque chose qui change, un peu d'extraordinaire, je n'en peux plus de cette vie sans his... Aïe !

Briséis jura. Quelque chose venait de heurter sa nuque. Elle lança un regard assassin autour d'elle, se massant le cou et cherchant le petit malin qui l'avait prise pour cible. Sur le toit du cabanon, un gros matou noir ébène fixait de ses yeux jaunes le feuillage fourni des grands arbres.

Briséis eut un petit rire sarcastique.

— C'est tout ce que vous avez ? dit-elle, les mains sur les hanches, s'adressant au chat. C'est ça que vous trouvez extraordinaire ? Voilà ce que j'en fais, moi, de vos idées ! hurla-t-elle, rouge de colère, avant de décocher un phénoménal coup de pied à la gouttière du cabanon qui craqua, grinça et fit résonner toute la structure rouillée.

Le chat s'enfuit avec un cri déchirant, traversant en un éclair le bac à sable où régnait soudain un silence hors du commun : tous les enfants avaient suspendu leurs gestes et la regardaient de leurs grands yeux ronds, au bord des larmes.

— QUOI ? explosa-t-elle, défiant ces marmots si sûrs de l'importance de leurs châteaux de sable. Quoi ? Je vous dérange ? Vous avez une meilleure idée peut-être ?

Un coup d'œil vers les mines furieuses des parents la dissuada

d'attendre une réponse. Prenant conscience de l'absurdité de son manège, elle attrapa son sac et fila sans demander son reste.

— Qu'est-ce que tu as sur la nuque ? demanda sa mère en la voyant passer et repasser sa main sur son cou, là où le projectile invisible l'avait touchée.

— C'est rien, balaya Briséis dans un soupir.

Ce n'était pas rien, bien sûr. Sa peau était brûlante au toucher, comme si elle avait attrapé un étrange coup de soleil sur quelques centimètres carrés. En rentrant elle avait filé vers sa chambre, espérant se reposer un peu, mais la douleur cuisante lui avait fermé les portes du sommeil. Briséis n'avait jamais entendu parler d'une réaction pareille après un simple choc. Malgré tout, elle était déterminée à ne rien laisser paraître.

Annie Riccetti travaillait comme hôtesse d'accueil à l'hôpital Richet, à quelques kilomètres de là. Parce qu'elle voyait des malades du matin au soir, elle ne supportait plus la moindre fièvre chez ses enfants. Plusieurs fois Briséis avait subi, à la suite d'une infection bénigne, des journées d'analyses médicales, des semaines de traitements préventifs et des mois de commentaires maternels. Pour rien au monde elle ne recommencerait un tel cycle infernal si elle pouvait l'éviter.

Elle reposa sa main sur la table et sourit à son petit frère, installé sur son tabouret préféré, qui pataugeait au milieu de ses tartines dans un effort désespéré pour sauver Dark Vador Plastique d'un déluge de boulettes de mie de pain.

— Tu ne crois pas que tu as passé l'âge ? remarqua-t-elle, redirigeant la conversation l'air de rien.

Son petit frère releva vers elle ses grands yeux bleus. À onze ans, Jules n'était plus dupe. Lui aussi esquivait tant qu'il le pouvait les réflexes de protection de leur mère. Il avait parfaitement compris le manège de Briséis et trouvait mesquin qu'elle reporte l'attention sur lui. Elle soutint son regard, prête à en découdre. Mais Jules était d'une nature conciliante :

— Tant que Papa peut jouer, c'est que je n'ai pas passé l'âge, rétorqua-t-il d'un air espiègle, glissant la figurine dans la main de son père, assis en bout de table, le regard perdu dans le vague comme à son habitude.

— Laisse ton père tranquille, soupira Annie, sortant le plat de poisson du four. Tu peux avoir l'âge que tu veux tant que tu nettoies après. Tu connais la règle : pas une miette.

Jules leva les yeux au ciel, prenant à témoin les quatre murs de la cuisine. En plus d'une manie du récurage, Annie avait décrété que les murs éclatants de blancheur ne souffriraient ni scotch ni punaise. Ainsi la cuisine siégeait-elle comme une dame de catalogue, toujours immaculée, vierge et sans vie. Jules râlait beaucoup, mais Briséis s'en accommodait. Elle préférait la vérité nue à un mensonge criard, placardé à tout va. Or la cuisine se mariait admirablement avec la banalité de leur maison et de la centaine d'autres maisons de leur quartier résidentiel, toutes identiques, réparties le long de rues aseptisées, gardées par des haies de verdure parfaitement rectilignes. Aux yeux de Briséis, seule la grisaille de son environnement égalait la monotonie de son quotidien. Comme une piqure de rappel, pour ne pas être tentée d'abandonner ses idéaux.

Et puis elle ne pouvait pas en vouloir à sa mère qui, après de longues heures à l'hôpital, devait encore faire face aux réclamations de deux adolescents et jouer les gardes-malades. Briséis l'observa saupoudrer son plat de poivre, goûter à sa sauce blanche et ajouter des herbes. Ses longues mèches blondes cachaient à moitié son visage encore plus fatigué qu'à l'ordinaire. Elle s'était déjà débarrassée de son maquillage, son masque de parade, mais malgré tout elle imposait le respect, belle de jour dans la fleur de l'âge. Oui, si Annie exigeait une cuisine irréprochable pour retrouver un peu de calme, c'était son droit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Annie s'essuya la bouche, consciente du regard de sa fille. Qu'est-ce que j'ai ?

— Rien, répondit mollement Briséis. Je pensais, c'est tout.

— Tu es sûre que ça va, Briséis ? Tu n'as pas l'air en forme. Jules, arrête avec ce tabouret, tu vas finir par le casser.

— Eh, Briséis, regarde ça.

Jules retira Dark Vador Plastique des mains de son père et le posa sur sa tranche de pain qu'il souleva dans les airs :

— Dark Vador traverse un champ d'astéroïdes avec son vaisseau, il les évite autant qu'il peut mais ah ! trop tard ! Il est touché ! Son vaisseau va exploser, il faut qu'il s'éjecte, pouf ! La force de l'explosion le projette dans l'espace !

Jules lança la figurine vers son père qui leva vivement la main pour sauver Dark Vador Plastique, l'attrapant au vol.

— Mais oui ! Il l'a fait ! C'est pas un bon papa ça ?

— Jules !

— T'as vu ce réflexe de malade M'an ?

— Combien de fois je t'ai dit de ne pas abuser de ton père ! C'est un être vivant, pas un de tes jouets !

Hormis son bras toujours tendu en l'air, Lucien n'avait pas bougé un muscle. Il fixait toujours l'invisible de ses yeux clairs, l'expression figée tel un mannequin de cire. D'un mouvement rageur, Annie lui arracha la figurine et la reposa sur la table. À cet instant, le plat de poisson qu'elle tenait de l'autre main lui glissa des doigts et explosa en mille morceaux sur le carrelage.

— Ah bravo ! Voilà ce que tu me fais faire ! s'emporta-t-elle.

— Pardon M'an...

— Ne touche pas, Jules, tu vas te blesser ! Va plutôt chercher du Sopalin. Lucien, tu n'as rien ? Tu n'es pas brûlé ?

— Il va bien Maman, l'assura Briséis, se levant pour l'aider à ramasser les débris.

Lucien n'avait même pas sourcillé en entendant le plat tomber.

— Bon, eh bien ce soir, pour accompagner votre riz, vous aurez du riz, dit Annie en claquant le couvercle de la poubelle quelques minutes plus tard.

Elle se laissa retomber sur sa chaise et planta sa fourchette dans une boule de riz gluant que venait de lui servir Briséis. Un

lourd silence s'installa. Désireux d'arranger les choses, Jules les regardait furtivement à tour de rôle.

— J'aime bien le riz, moi, M'an, dit-il finalement d'une voix timide. Et Papa aussi, regarde.

Il plaça la fourchette de son père dans sa main et chuchota de biais :

— Vas-y, mange ! avant d'ajouter plus haut : mmm ! Il adore !

Annie sourit malgré elle. Lucien mangeait toujours ce qu'on mettait dans son assiette. Il aurait mangé de la pâté pour chien tout aussi facilement : Annie ne le savait pas, mais Briséis et Jules avaient testé une fois, il y a longtemps...

— Maman, tu nous racontes une histoire ? proposa Briséis. Une histoire rigolote, ma naissance par exemple.

Jules sauta sur l'occasion de changer de sujet :

— Oui ! Vas-y Maman, raconte ! Raconte ! s'écria-t-il, enthousiasmé.

Annie hocha la tête en riant.

— Mais je vous l'ai déjà racontée cent fois, cette histoire !

— Eh bien c'est pas grave, recommence ! S'il te plaît...

Ton suppliant et yeux larmoyants : réussite assurée. Annie remit soigneusement ses cheveux en place et commença son récit, touillant distraitemment son riz.

— Bon, alors on était à l'hôpital Richet...

— Dans quel bâtiment ? Celui où tu travailles ? l'interrompit Jules.

— Non, un autre, qui n'existe plus maintenant.

— Celui qu'ils ont démolì avec un bulldozer ? Parce qu'il allait s'écrouler parce qu'il était trop vieux ?

— C'est ça. Je venais d'accoucher et...

— Et après ils ont construit celui où tu travailles maintenant.

— Agrandi seulement. Tu veux raconter l'histoire à ma place, Jules ?

— Non, vas-y, s'excusa Jules.

— Je venais d'accoucher quelques heures avant...

— Combien d'heures avant ?

— Je ne sais pas, quelques heures. Jules, si tu m’interromps encore, j’arrête.

— Pardon...

— On était tous nases...

— Qui ça ?

— Moi, Briséis, mais votre père aussi. Moralement, c’est excitant, mais c’est aussi très fatigant, une naissance. Votre père est allé me chercher un jus d’orange dans le couloir. Je le soupçonne d’en avoir profité pour sortir fumer une cigarette. Il essayait d’arrêter, mais dans des moments comme ça...

— Des moments comme quoi ?

— Comme une première naissance. Jules, qu’est-ce que j’ai dit à l’instant ? Toujours est-il que pendant son absence, un vieux monsieur...

— Vieux comment ?

Annie n’eut pas le temps de reprendre son fils, Jules s’était déjà bâillonné la bouche d’une main et secouait la tête comme pour jurer qu’on ne l’y reprendrait plus.

— Un très vieux monsieur, donc, est entré dans la chambre. Il était tout courbé par le poids des années, et sa longue barbe effilochée pendait misérablement. Je ne l’avais jamais vu, mais lui semblait me connaître. Il avait l’air tout content d’être là. Il s’est approché de la couveuse et a prononcé le nom de Briséis. Votre père et moi, nous venions de décider de son prénom, et nous n’en avions encore parlé à personne. Je ne sais pas comment il a fait pour savoir.

— Peut-être qu’il avait croisé Papa dans les couloirs ? proposa Briséis.

— Je le lui ai demandé un peu plus tard, mais il m’a juré que non. Le vieil homme n’avait pas l’air dangereux, mais je n’étais quand même pas trop rassurée, alors j’ai appuyé discrètement sur la poire pour appeler l’infirmière de service. Je ne pouvais rien faire d’autre, j’étais trop faible pour me lever. Puis je lui ai demandé ce qu’il voulait, et il a répondu : « Apercevoir une dernière fois la plus belle jeune fille qu’il m’ait été donné de

contempler. » Il m'a souri, s'est penché pour embrasser Briséis sur le front en attrapant sa barbe d'une main. Je m'en souviendrai toujours... Puis il s'est redressé douloureusement, m'a dit merci et s'est éclipsé aussi vite qu'il était apparu. Je ne l'ai jamais revu.

— Peut-être que c'était un fantôme, dit Jules rêveusement.

— Il avait pourtant l'air bien réel, répondit sa mère avec un sourire.

— C'est beau, quand même, soupira Briséis. C'est étrange, mais c'est beau.

— Il n'avait sans doute pas toute sa tête, répliqua sa mère. À vrai dire, j'ai cru un moment qu'il s'était perdu dans les couloirs. Vous savez, à l'hôpital, on trouve de tout. Et il arrive que les vieux oublient ce qu'ils font là, et qu'ils sortent de leur chambre sans qu'on s'en aperçoive. Mais l'infirmière m'a assuré qu'il ne s'agissait pas d'un patient. Ils ont fait quelques recherches...

— Ils l'ont rattrapé ? Vous l'avez coffré ?

Jules frétillait comme un poisson sur son tabouret.

— On ne coffre pas un vieux pour avoir embrassé un bébé, Jules, intervint Briséis, agacée.

— Ils n'ont jamais retrouvé sa trace, il était parti depuis longtemps quand l'infirmière et votre père sont arrivés, ajouta Annie. Lucien n'était pas content : si n'importe quel illuminé pouvait entrer comme ça dans ma chambre, nous n'étions pas en sécurité. Il voulait ramener Briséis à la maison immédiatement. Les docteurs n'étaient pas d'accord, elle était trop fragile, elle devait rester encore une nuit au moins en couveuse. Mais quand Lucien s'était persuadé de quelque chose... Il a remué tout l'hôpital, il a rendu la vie impossible à tout le personnel, je ne savais plus où me mettre. Je te jure, cet homme, il m'en a fait voir ! Il ne s'est calmé que lorsqu'on lui a permis de dormir par terre dans la chambre, pour monter la garde, au cas où.

Briséis sourit. Lucien lui en avait effectivement fait voir de toutes les couleurs... Elle l'observa un moment, toujours assis au bout de la table, fixant inlassablement le fond de son assiette qu'il avait vidée en moins de deux. Qu'elle aurait aimé se souvenir

précisément de lui à cette époque ! Aujourd'hui, Lucien Riccetti n'avait plus rien d'un père, ni même d'un homme. C'était un légume qui passait son temps entre cette chaise le jour, et le lit de camp que lui avait installé sa femme dans un coin de leur chambre la nuit. Elle tenait à garder un œil sur lui, mais ne supportait plus de sentir à son côté ce corps inerte, qu'elle aurait pu croire sans vie s'il n'avait été tiède. Lucien avait progressivement perdu la raison alors que Briséis n'avait pas sept ans, peu de temps après le début de la deuxième grossesse de sa femme. À l'occasion, Briséis avait appris des mots bien trop savants pour son jeune âge :

- catatonie : *forme de schizophrénie caractérisée par des périodes de passivité et de négativisme alternant avec des excitations soudaines ;*

- céphalée : *mal de tête ;*

- psychose : *trouble anormal de l'esprit pouvant amener à des :*

- délires de persécution : *condition délirante durant laquelle l'individu affecté croit être persécuté.*

Briséis avait su réciter par cœur ces définitions longtemps avant d'en comprendre le sens, et avait même drôlement impressionné son maître d'école, les déclamant devant toute la classe. Puis son père avait été interné dans le département psychiatrique de l'hôpital Richet, et Briséis avait ainsi pu apprendre trois mots de plus :

- léthargie : *état engourdi, avec absence d'émotions ;*

- hypertonie : *rigidité anormale du corps ;*

- encéphalite léthargique : *tous les autres mots mis ensemble, ou maladie théorique de son père, même si personne n'en est trop sûr ni ne veut trop s'avancer, et surtout pas les médecins.*

Trois mois plus tard, sa mère accouchait d'un petit garçon.

Annie s'était battue pour récupérer son mari. Il aurait plus de chances de s'en sortir s'il rentrait chez lui, elle en était persuadée.

À travers la jungle administrative, le combat n'avait pas été simple. Mais au bout de trois ans de remue-ménage, et après s'être fait embaucher à l'hôpital pour se rapprocher du personnel, elle avait enfin obtenu la garde de Lucien.

Lorsqu'il était revenu à la maison, elles avaient fait la fête, et Briséis se souvenait avoir vu sa mère pleurer de joie. Pourtant, retrouver son foyer ne fit pas retrouver la raison à Lucien Riccetti. Tous les efforts de sa femme restèrent infructueux. Aujourd'hui encore, Annie s'évertuait à lui parler, à lui demander conseil lorsqu'elle devait prendre une décision, dans l'espoir qu'un jour, il retrouve le goût de vivre. Mais Lucien demeurait apathique, ne se mouvant que par automatisme lorsqu'on l'exhortait ou le provoquait. Il semblait avoir perdu son âme à jamais.

Briséis soupira.

— C'est l'heure de se coucher pour moi, dit-elle en cachant un long bâillement.

Elle s'approcha de son père, caressa d'une main alourdie les longs cheveux gris rassemblés en catogan, déposa un baiser sur son crâne. Elle s'étira, laissa échapper une grimace : la douleur sur sa nuque s'intensifiait.

— Tu es sûre que ça va ? s'inquiéta sa mère.

— Ça va parfaitement bien. Bonne nuit.

Mais au même instant, elle fit l'erreur de vouloir s'appuyer d'un bras sur le dossier de sa chaise qui la trahit lâchement, se dérobant sous son poids. Briséis se retrouva étalée à terre avant d'avoir compris ce qu'il s'était passé.

— Briséis ! Ça va ?

— Elle est encore tombée ! s'exclama Jules, pouffant de rire.

— Merci, Jules, cingla Briséis, je ne m'en étais pas rendu compte.

Son frère ne manquait jamais une occasion de pointer ses défauts, mais il semblait chaque fois prendre un plaisir tout particulier à évoquer son incorrigible maladresse.

— Mais... tu es toute chaude ! s'exclama sa mère, l'aidant à se rasseoir. Tu as de la fièvre !

Briséis réalisa trop tard qu'elle s'était remise à passer sa main sur sa nuque.

— Fais-moi voir, dit Annie, rassemblant les boucles brunes de sa fille pour lui dégager le cou. Oh là ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Tu t'es fait piquer par un insecte ?

— Je ne crois pas, non...

— C'est tout rouge Briséis ! Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?

— Je ne sais pas, peut-être parce que je n'ai pas d'yeux dans le dos, soupira Briséis, sentant venir l'inévitable.

Elle surprit son reflet dans la glace du placard. En se tordant un peu, elle aperçut un gros bouton à la base de son cou, d'où rayonnait une large tache cramoisie. Ce n'était pas beau à voir.

— Ça te fait mal ?

— Pas du tout.

Annie n'était pas si facile à berner. En un clin d'œil elle avait dégainé son portable.

La voix amusée de sa collègue de l'accueil à l'hôpital grésilla dans l'appareil.

— J'ai reconnu ton numéro ! On te manque donc à ce point ? Tu veux faire des heures sup ?

— Comment sont les urgences ce soir, Paulette ?

— Les urgences ? Oh là, c'est pas brillant ! J'évitais, si j'étais toi. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Annie lui expliqua en détail l'état de sa fille.

— Un genre d'allergie ?

— Mmm, fit Annie, peu assurée.

— Et comment se sent-elle ? À cette heure, c'est surtout ça qui compte, tu sais.

Briséis fit un grand sourire à sa mère. Si Paulette lui évitait les urgences, elle se promettait de lui offrir un bouquet de fleurs.

— Tu peux toujours l'amener, ajouta Paulette, mais bon, je ne vais pas te faire un dessin, vous en aurez pour quelques heures. Pour moi, tu ferais mieux de la garder au chaud jusqu'à demain matin...

— Merci Paulette.

Annie raccrocha. Elle resta un instant interdite, les yeux dans le vague, avant de relever la tête.

— Jules, Briséis, prenez vos manteaux, on va à l'hôpital.

Paulette ne fit aucun commentaire en les voyant arriver tous les quatre, Annie tirant par la main son mari qu'elle n'aimait pas laisser seul à la maison en l'absence de son aide à domicile.

— Tu veux des jeux pour t'occuper ? demanda-t-elle à Jules, contournant le grand bureau ovale de l'accueil pour venir caresser la chevelure blonde du fils de sa collègue.

— Ça va, j'ai plus cinq ans, grommela-t-il en retour.

— Jules !

— Non merci Paulette, ça ira comme ça. J'ai plus cinq ans.

Paulette adressa un clin d'œil à Annie. Elle n'avait pas à s'excuser du manque de politesse de son fils.

— C'est vrai que tu grandis vite, je me souviens encore quand tu étais haut comme ça... Je peux vous faire une tisane si vous voulez, pour attendre ? Bon, je vous apporte ça. Allez vous installer, je ne vous montre pas le chemin...

C'était à peu près tout ce que Paulette pouvait faire pour leur rendre service. Faire partie du personnel de l'hôpital n'octroyait malheureusement pas à Annie un droit de passage prioritaire aux urgences. Surtout quand il ne s'agissait pas réellement d'une urgence, ce dont tout le monde, hormis sa mère, avait conscience, songea Briséis en s'affalant sur une chaise dans la salle d'attente, en face d'un des nombreux portraits d'Alfred Richet. Le fondateur de l'hôpital la fixait de ses petits yeux noirs d'un air sévère et hautain, son long visage au teint jaunâtre à moitié mangé par l'obscurité étouffante du tableau. Elle lui rendit un regard provocateur. Briséis côtoyait ce tableau depuis des années, mais il lui filait encore la chair de poule chaque fois qu'il se dressait devant elle. Elle n'avait jamais compris pourquoi une copie du portrait avait été installée dans chaque bâtiment de l'ensemble hospitalier. On

avait déjà donné son nom à l'établissement, n'aurait-il pas pu se contenter d'un seul tableau, caché dans le bureau du directeur ? Le bonhomme avait dû trimballer un ego sacrément développé...

— Madame Riccetti ?

Un médecin se tenait dans l'encadrement de la porte. Plutôt grand, le crâne légèrement dégarni mais d'allure engageante : Briséis reconnut le docteur Moulin, une institution à l'hôpital malgré son relatif jeune âge.

— Quelque chose ne va pas ? poursuivit-il, son regard s'attardant sur Lucien.

Il s'était occupé du dossier de Lucien pendant son séjour à l'hôpital. Il connaissait tout des malheurs d'Annie et de ses péripéties administratives. Il avait été aux petits soins pour elle : il s'était même démené pour l'aider à sécuriser son poste d'hôtesse à l'accueil. Ils avaient depuis longtemps franchi le seuil de la courtoisie, et pourtant le docteur s'obstinait à l'appeler par son nom de famille, comme s'il s'adressait à une quelconque collègue. Briséis en avait conclu que le docteur en pinçait pour sa mère et qu'il jouait d'un surplus de politesse dans un effort grossier et pitoyable pour cacher l'évidence. Sa mère n'était sans doute pas indifférente à ses charmes non plus. Même si Annie n'aurait jamais voulu l'admettre tant elle s'accrochait à l'idée de voir un jour son mari renaître.

— Oh, Lucien va bien, répondit Annie, souriante. C'est ma fille, elle a de la fièvre et une tache très étrange sur la nuque.

— Une tache ?

— Oui, rouge sombre. Elle semble être apparue sans raison, c'est très curieux...

— Faites-moi voir.

Briséis assena un coup de pied discret à Jules pour lui faire passer l'envie de sourire, et se résigna à exposer sa nuque, par-dessus laquelle ces deux coincés auraient tout le loisir de se rapprocher.

— Hum... Oui, c'est très étrange en effet. Apparue sans raison, vous dites ? Vous avez bien fait de venir. Je crois que nous ferions

mieux d'examiner ça d'un peu plus près. Si vous voulez bien me suivre dans mon bureau...

— Vraiment ? C'est gentil, mais... Il est vingt et une heures passées, vous avez déjà fini votre journée...

— Ce ne sera pas la première fois que je ferai des heures supplémentaires. Ne vous inquiétez pas, ça ne prendra que quelques minutes, et je ne voudrais pas que vous attendiez des heures avec toute votre famille...

Briséis se laissa prendre le pouls, sauta, toussa, tira la langue, écarquilla les yeux, pour enfin s'entendre dire qu'il n'y avait pas de quoi s'affoler. Le docteur Moulin lui fit une prise de sang pour la forme – il les tiendrait informés des résultats de l'examen –, Annie se calma enfin ; une fois rentrée chez elle, Briséis claqua la porte de sa chambre.

Ses pas résonnaient dans le long couloir. Il marchait vite, dépassant les portes blanches sans prendre le temps de jeter des coups d'œil par les fenêtres comme il le faisait habituellement. Les infirmières s'en chargeraient. Après tout, c'était leur travail. Quatorze heures qu'il arpentait l'hôpital : il avait largement rempli son contrat pour la journée. Il consulta sa montre, accéléra le pas. S'il n'arrivait pas chez lui avant vingt-deux heures, il aurait droit à une nouvelle scène de ménage. Il voyait déjà le tableau : Agnès brandirait sa cigarette sous son nez d'un air accusateur : « Tu ne peux pas te laisser exploiter comme ça à longueur de journée chéri, ils vont t'user jusqu'à la moelle ! Je te préviens, je ne serai pas toujours là pour ramasser les morceaux ! » Il répondrait comme à chaque fois qu'ils n'y pouvaient rien, l'hôpital n'avait pas les moyens d'engager plus de personnel, et que lui-même avait malgré tout une responsabilité envers ses patients... Discours qui, bien sûr, tomberait dans l'oreille d'une sourde. Aujourd'hui, cela faisait tout juste un an qu'ils avaient emménagé ensemble, et pour leur premier anniversaire, le docteur n'avait pas envie d'une dispute aux chandelles. Il grimaça, réalisant que sa course contre la montre était

perdue d'avance. Car avant de rentrer chez lui, André Moulin avait une dernière tâche à accomplir.

Malgré sa façade relativement rustique, l'hôpital avait su s'offrir une allure moderne grâce aux aménagements intérieurs. Le hall d'entrée en était l'exemple type. Le docteur répondit au signe de tête amical de la secrétaire en poste derrière le bureau ovale par un sourire discret, puis se dirigea vers la pièce aux cloisons vitrées qui dessinait le coin ouest du grand hall. Il tira de la poche de sa blouse blanche une clef magnétique et la glissa le long de la serrure. De l'autre côté, des rangées d'étagères identiques s'alignaient dans un ordre parfait. On y trouvait, classés méthodiquement dans des casiers métalliques coulissants, tous les dossiers des patients ayant visité l'hôpital Richet durant les quatre années passées. André Moulin jeta un coup d'œil à la fiche cartonnée qu'il tenait entre deux doigts. Généralement, une secrétaire s'occupait de ranger les formulaires. Pour une fois, il s'en chargerait lui-même.

Quelques grandes enjambées le conduisirent à la troisième rangée, où il laissa courir ses doigts le long des étiquettes jaunies, jusqu'à la lettre R. Le docteur trouva facilement l'emplacement qui l'intéressait. Après tout, il s'agissait d'un geste accompli un millier de fois auparavant. La chemise de Briséis Riccetti était évidemment moins fournie que celle de son père, bien que relativement conséquente pour une jeune fille de son âge, en parfaite santé de surcroît. Un mètre soixante-dix, cinquante-huit kilos, pas de maladie infantile, aucune allergie particulière... André Moulin éplucha les trop nombreuses analyses médicales, se remémorant les heures qu'Annie Riccetti lui avait fait perdre, avec son comportement protecteur. Mais il ne pouvait pas lui en vouloir : après ce qu'elle avait vécu avec son mari, n'importe qui à sa place serait devenu paranoïaque. Il referma la chemise en ajoutant la petite fiche cartonnée datée de ce jour parmi les autres.

Un instant, il hésita. Était-ce vraiment nécessaire ? Il lança un regard méfiant du côté de la secrétaire, dans le hall d'entrée. Elle lui tournait le dos mais s'était levée et rangeait à présent ses

affaires dans son sac à main. La relève n'était pas encore arrivée, mais la secrétaire avait fini sa journée et dans quelques instants elle sortirait du bureau circulaire pour attendre sa collègue. En passant, elle réaliserait que la lumière était toujours allumée dans la salle des archives et lui demanderait s'il avait besoin d'aide. Il fallait faire vite.

Le casier se referma dans un bruit sourd, ses semelles couinèrent sur le lino jusqu'au fond de la rangée. En bas, contre le mur, le casier marqué de la lettre Z, si rarement ouvert. Un peu au-dessus, le casier X, guère plus utilisé. Entre les deux, un troisième casier à l'étiquette absente. Le docteur Moulin se racla la gorge, mal à l'aise. Il jeta un dernier coup d'œil sur sa gauche : la secrétaire enfilait son manteau. Il tira la poignée d'un coup sec. Le tiroir récalcitrant s'ouvrit en grinçant. Il était vide. André Moulin laissa tomber la chemise de Briséis Riccetti à plat dans le fond, trop agité pour prendre soin de la ranger verticalement, et y ajouta la petite fiole contenant l'échantillon de sang de la jeune fille, qu'il avait gardée précieusement dans la poche de sa blouse.

Une voix, froide et rauque, crissa depuis l'intérieur contre les parois métalliques.

— Merci.

— De rien, répondit le docteur dans un souffle.

Il n'attendit pas que le tiroir se referme de lui-même pour s'éloigner. Un sentiment de culpabilité comprima sa poitrine lorsqu'il entendit l'irrémédiable grincement. Mais bientôt il serait dehors, et il oublierait ce désagréable moment. Le docteur sortit de sa poche un mouchoir à carreaux qu'il frotta nerveusement contre son front, chassant l'angoisse autant que la sueur qui perlait le long de ses tempes.

Il était en retard, très en retard, et Agnès trépignait sans doute déjà derrière ses fourneaux.

EXAUCÉE

Alongée sur ses draps froissés, les yeux clos mais l'esprit alerte, Briséis se laissait imprégner par l'atmosphère matinale. Le soleil caressait ses joues à travers le Velux ; la journée devait être déjà bien entamée. Elle avait la tête lourde et elle était en sueur : son sommeil avait dû être long et agité. Elle promena ses doigts le long de sa nuque, brûlante au toucher, s'aperçut qu'une bonne partie de son dos avait perdu toute sensibilité. Elle fronça les sourcils, se traîna hors du lit pour aller s'examiner dans la glace plaquée contre son armoire. Hébétée, elle passa une nouvelle fois sa main sur son épaule. Loin de s'être résorbée, la tache rouge s'étendait à présent sur une surface couvrant presque la totalité de son épaule gauche, son omoplate et sa nuque. Sous la blessure, son sang pulsait rageusement dans ses veines gonflées. Cela n'avait rien d'engageant.

Mais sa fièvre était tombée, et le docteur Moulin lui avait dit de ne pas s'inquiéter. Bien décidée à ne pas attirer l'attention, Briséis dénicha une grosse écharpe au milieu du monticule d'habits en équilibre sur la chaise de son bureau et l'enroula plusieurs fois autour de son cou jusqu'à dissimuler le bas de ses joues. C'était la mode, sa mère n'y verrait que du feu. Si elle s'habillait,

bien sûr. En fouillant dans le même tas de vêtements, elle fit tomber son téléphone portable qu'elle rattrapa de justesse avant qu'il ne s'écrase sur le plancher. Elle avait reçu un texto d'Alix à dix heures quarante-six, autrement dit quelques minutes plus tôt : « Qu'est-ce que tu fous ? » On était vendredi et le cours d'histoire commençait toujours en retard. Briséis appuya sur la touche de rappel, se jeta sur son lit et s'emmitoufla dans sa couette.

— Je suis malade, déclara-t-elle de but en blanc, le téléphone à peine décroché de l'autre côté de la ligne. J'ai été empoisonnée par un truc, mais personne ne sait quoi, et maintenant j'ai le dos tellement rouge et tellement bizarre qu'on dirait une tortue ninja trempée dans un pot de peinture. Mais sinon ça va.

Elle prenait un malin plaisir à tout exagérer en compagnie d'Alix, qui ne s'inquiétait jamais de rien hormis de ses notes de philo, et récemment de son avenir. C'était un délicieux bol d'air frais après l'atmosphère étouffante qu'offrait sa mère.

— C'est bizarre, dit malgré tout Alix après avoir entendu toute l'histoire. Je veux dire : que la réaction ne s'arrête pas. Et ce n'est pas une allergie ?

— Moulin n'en a pas parlé, et je n'ai jamais eu d'allergies. Mais tu verrais la tête de ma mère !

— Remarque, je la comprends, c'est un peu flippant ton truc.

Briséis n'avait pas envie de s'étendre sur le sujet avec Alix non plus. Elle trouva rapidement un moyen de détourner son attention.

— Alix, tu n'as jamais fini de me raconter cette histoire avec ton voisin...

Le poisson mordit immédiatement à l'hameçon. Alix était intarissable lorsqu'il s'agissait de ses nouvelles conquêtes.

— Mon voisin ! s'exclama-t-elle, comment j'ai pu oublier ? Alors, c'était mercredi soir, j'étais rentrée du tennis et j'avais pris une douche quand je l'ai vu par la fenêtre qui me reluquait...

Briséis posa son téléphone sur son matelas, rejeta sa couette trop chaude, coinça ses genoux resserrés à l'intérieur du très large et très vieux T-shirt de son père qui lui servait de chemise de nuit depuis toujours. Ça allait durer, mieux valait être bien installée.

— ... Tu te rends compte ! En soutif ! Alors j'ai tiré les rideaux d'un coup sec. Mais après, je me suis dit que c'était peut-être l'occase pour prendre contact, alors je suis allée frapper à sa porte pour exiger des excuses.

Alix lui raconta en détail comment elle s'était introduite dans sa maison, comment ils avaient commencé à parler de tout, de rien, de musique punk, comment ils s'étaient rapprochés, avaient chuchoté...

— Et après ? demanda Briséis, qui bayait aux corneilles.

— Et après ? Après c'est perso, ma fille !

Briséis haussa les sourcils, regrettant de s'être engagée dans cette conversation.

— Pourquoi tu me racontes tout ça si c'est pour t'arrêter en plein milieu ?

— C'est toujours mieux que de n'avoir rien à raconter du tout, riposta Alix d'un ton cinglant. Tu ferais bien d'en prendre de la graine. On ne vit plus au temps des chevaliers, Briséis. Si tu veux te trouver un mec, va falloir prendre les devants. À rester dans ton trou tu vas finir en Don Quichotte, perdue entre les pages de tes romans, ou pire : comme ton père, et ça, ce serait dommage.

— C'est sûr, laissa échapper Briséis, le T-shirt de son père soudain trop serré autour de ses genoux.

Alix réalisa qu'elle était allée trop loin.

— Pardon... Ce n'est pas ce que je voulais dire... Ton père était sans doute un mec cool avant. Mais justement, toi aussi, t'es une fille cool, et je te dis ça pour ton bien, tu sais...

— Merci, appuya Briséis, coupant court à la conversation. Je dois y aller, on se rappelle.

— Tu n'es pas vexée quand même ?

Annie venait de toquer à la porte. Briséis marmonna un « ma mère » et raccrocha.

— Bonjour bichon ! fit sa mère d'une voix douce, passant la tête par l'entrebâillement de la porte. Je t'ai entendue parler... Tu as dormi presque treize heures d'affilée. Tu vas mieux ?

— Beaucoup mieux, mentit Briséis. Et ton boulot ?

— J’ai pris une disponibilité pour la matinée.

— Tu n’aurais pas dû.

— Ne dis pas de bêtises, voyons. Qu’est-ce que tu fais avec ton écharpe autour du cou ?

Les mots glissèrent entre les lèvres de Briséis tandis que son pouls s’accélérait :

— J’avais froid.

— Tu me montres ?

Sa mère était déjà assise sur son lit, prête à lui retirer l’écharpe elle-même. Dans un élan d’auto-préservation, Briséis afficha un air outré d’adolescente mal comprise.

— Maman, ça n’a pas changé, c’est pareil qu’hier soir. Et j’ai froid.

Annie n’avait pas l’habitude de ce genre d’attitude chez sa fille. Elle toisa Briséis d’un air suspicieux, mais décida finalement de prendre les choses du bon côté et lui caressa les cheveux en déposant un baiser sur son front.

— Je n’ai pas renvoyé l’aide à domicile de ton père, on n’est pas cloîtrées à la maison. Qu’est-ce que tu dirais d’une petite escapade au marché, entre filles ?

En route pour le marché, sa grosse écharpe coincée sous la bandoulière de son sac jaune poussiére, Briséis prit le bras de sa mère et posa sa tête sur son épaule.

— Maman, demanda-t-elle d’un ton qui se voulait le plus détaché possible, qu’est-ce que tu crois que Papa aurait aimé que je fasse de ma vie ?

Annie eut l’air surprise, puis amusée.

— J’imagine assez bien qu’il est encore d’accord avec moi. Du moins, il ne s’est jamais manifesté pour défendre le contraire. Il faut au moins qu’il y ait quelques avantages à avoir un mari comme le mien... Ce que tu souhaites, mon ange. L’important, c’est que tu t’épanouisses, que tu sois heureuse.

— Mais comment ?

Sa mère posa sur elle un regard bienveillant.

— Comme tu voudras, Briséis, c'est ta vie.

— J'aimerais que ce soit aussi simple... maugréa Briséis.

Annie se contenta d'inspirer profondément, portant son regard au loin, vers les premiers étalages qui se profilaient sur la place piétonne.

— Tu y arriveras, tu verras.

— Comme Papa ?

Le visage de sa mère se crispa.

— Pardon, bredouilla Briséis en baissant la voix.

— Je crois qu'il n'avait pas une vision très claire de la réalité, c'est là son problème, dit Annie d'une voix légèrement pincée. Mais toi, ma fille, tu feras de grandes choses, j'ai confiance en toi.

Annie n'avait cessé de lui répéter au cours des dernières années que c'étaient ses projets fantastiques et ingénieux mais beaucoup trop ambitieux qui avaient perdu son père. Bien qu'il soit un physicien reconnu, aucune société ne voulait prendre le risque de financer ses folles extravagances. D'après Annie, ses échecs répétés l'avaient peu à peu entraîné vers cette psychose au nom compliqué.

Briséis sourit faiblement et soupira, tâchant de dissiper son appréhension. Entre suivre de grands rêves et sombrer dans la folie, la frontière lui semblait bien floue...

Le marché battait son plein : la foule ondulait entre les étals comme un essaim d'abeilles à travers une multitude de couleurs et d'odeurs. Briséis et sa mère se laissèrent emporter par cette assourdissante vague humaine. Annie avait emmené une liste de courses qu'elle s'empressa de ne pas suivre, sans cesse séduite par l'une ou l'autre proposition alléchante des étalages. Le sac de Briséis fut bientôt plein, mais Annie continua de le charger, dégainant son porte-monnaie à chaque tournant. La foule se fit plus dense encore à mesure qu'elles s'enfonçaient dans les rues étroites, et Briséis dut jouer des coudes pour ne pas perdre sa mère de vue.

— Il nous faudrait aussi des radis, des choux de Bruxelles et des poivrons, annonça Annie, revenant vers sa fille pour la prendre

par la taille et ne plus la perdre de vue. Mais les poivrons de chez Antonio sont toujours trop petits, je crois qu'on ferait mieux de... Lucien !

Briséis releva la tête et eut un haut-le-corps. Comme sorti d'un rêve, son père était planté au milieu de la foule, à quelques mètres devant elles. Il les fixait, immobile, de ses grands yeux bleus.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? s'exclama Annie, le rejoignant en trois enjambées. Pourquoi Marta t'a fait venir ici ? Où est-elle ? Marta ? Marta !

— Elle doit l'avoir perdu au milieu de tout ce monde, remarqua Briséis, cherchant elle aussi la nouvelle aide à domicile.

La petite femme trapue, toujours vêtue de noir de la tête aux pieds, ne serait pas facile à repérer.

— Quelle idée de l'avoir traîné jusqu'ici ! s'emporta sa mère. Elle sait très bien que ce n'est pas bon pour lui ! Si elle voulait quelque chose, il fallait nous le demander, elle savait parfaitement qu'on allait au marché !

— Tu crois qu'il aurait pu nous suivre tout seul ? demanda Briséis, qui ne voyait Marta nulle part.

Le regard de son père l'empêchait de se concentrer réellement sur sa fouille : si elle ne l'avait pas si bien connu, Briséis aurait presque pu croire qu'il la regardait droit dans les yeux. Elle déglutit. Une étrange bataille semblait se jouer derrière les pupilles de Lucien, perdues dans un océan bleu turquoise. Comme si l'âme de l'homme tentait de retrouver un chemin vers son corps de pantin...

— Bien sûr qu'il ne nous a pas *suivies*, répondit Annie, ne sois pas ridicule ! Il n'est pas capable d'aller jusqu'au jardin tout seul.

— C'est toi qui lui parles et c'est moi qui suis ridicule, remarqua Briséis en haussa les épaules.

— Lucien, tu m'as fait peur ! essaya encore Annie en attrapant la main de son mari. Qu'est-ce qui t'a pris de t'éloigner de Marta ? C'est dangereux, tu sais, il ne faut pas faire ça. Tiens-moi ça Briséis, le temps que j'appelle Marta.

Annie sortait son téléphone de son sac lorsqu'une voix l'interrompit. Rauque, sourde, masculine.

— Je sais ce que c'est.

Briséis se figea. Elle avait sans doute mal entendu. Elle releva la tête, les bras chargés de tous les sacs de course, se tourna vers sa mère : le teint hâlé d'Annie avait viré au blanc.

— Tu... tu sais ? bégaya Annie.

Les lèvres de Lucien se contractèrent pour découvrir ses dents en un sourire maladroit. Il s'approcha de Briséis, souleva une mèche de ses cheveux. Elle retint sa respiration, pétrifiée. Le bruit de la foule autour d'elle s'était comme évaporé. Au ralenti, elle observa la main de son père descendre jusqu'à son écharpe, qu'il écarta légèrement, découvrant sa tache rouge. Il articula lentement une deuxième phrase, pour la première fois depuis plus de onze ans :

— Il faut que tu retournes à l'hôpital. D'accord ?

Tel un automate rouillé, Lucien fit ensuite quelques pas en arrière. Alors seulement Briséis remarqua l'étrange blouson raidi par l'âge qu'il s'était dégoté et qu'il avait enfilé à l'envers. Il fit demi-tour en titubant et s'éloigna, le col du manteau coincé sous les aisselles, serrant les poches autour de son cou.

La mère et la fille, sous le choc, le regardèrent sans réagir disparaître entre les passants.

— LUCIEN ! LUCIEN, REVIENS ! cria Annie, revenue à elle, s'engouffrant dans la cohue.

Briséis aurait aimé lui coller aux talons, mais deux hommes traversèrent la rue avec un immense miroir, injuriant ceux qui ne leur cédaient pas le passage. Coincée du mauvais côté, Briséis vit surgir son propre visage hagard, observa comme dans un rêve les vêtements qu'elle ne se souvenait pas avoir enfilés quelques heures plus tôt. Les jambes molles, la gorge sèche, le cœur palpitant, elle laissa une vision insolite éclipser son reflet : son père se transformait en lapin blanc et plongeait dans un immense terrier, suivi de sa mère, déterminée à le rejoindre. Briséis, prête à tomber elle aussi dans l'abîme, était rattrapée par la cheville au dernier moment par son amie Alix, qui lui criait dans les oreilles : « Non ! Ne suis pas le lapin blanc ! »

— Bonne journée ma'mselle, fit le deuxième porteur en passant à sa hauteur, lui adressant un clin d'œil.

Un jeune homme en réalité, plutôt beau gosse, eut-elle le temps de remarquer avant que brusquement le fond de ses sacs de courses en papier se déchirent et déversent leur contenu sur le sol. Pommes, poires et tomates s'en allèrent rouler entre les pieds des passants.

Briséis slalomait dans la forêt de jambes, courant après les dernières pommes quand une main inconnue lui saisit le bras. L'homme la tira par le poignet pour l'obliger à se retourner. Sa force contrastait avec son allure de vieillard claudiquant.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda sèchement Briséis, le souffle court.

Le clochard en loques la fixait sans un mot. Ses vêtements dégageaient une odeur repoussante. Ses longs cheveux épars et sa barbe hirsute soulignaient l'étrange intensité de son regard.

Elle tenta de se libérer.

— Lâchez-moi !

La poigne du vieillard commençait à lui faire mal. Il approcha son visage. L'effluve écœurant d'alcool et de tabac la fit reculer.

— Parfois, le lapin blanc court dans la bonne direction, murmura-t-il à son oreille.

Il lâcha enfin sa prise, mais Briséis ne songeait plus à s'éloigner.

— Comment... Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle, désarçonnée.

En guise de réponse, le clochard afficha une expression bienveillante, réajusta humblement l'écharpe de Briséis autour de son cou pour mieux dissimuler sa peau rougie.

— Cette tache n'est pas une tache ordinaire, dites-moi... Vous m'avez l'air bien sympathique. Tenez, je vais vous faire un cadeau.

Il plongea la main dans une poche crasseuse et en ressortit un pendentif, qu'il déposa dans la paume de Briséis.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une brindille vieille de plusieurs millions d'années, prise au piège d'une goutte d'eau.

Briséis jeta un coup d'œil à l'objet. Au bout d'un très fin cordon de nylon pendait une petite pierre orangée et transparente. À l'intérieur, on devinait un fil jaune dessinant une minuscule spirale.

— Merci, fit Briséis, perplexe, mais... que vouliez-vous dire à propos du...

— À qui parles-tu, Briséis ?

Briséis se retourna vivement pour se retrouver face à sa mère essoufflée.

— Je parlais à...

Elle se tourna à nouveau, mais le vieillard avait disparu. Elle le chercha des yeux dans la foule grouillante.

— À qui ?

— Rien, à personne, souffla Briséis, décontenancée, en glissant le pendentif dans son sac en bandoulière.

Sa mère paraissait plus désespérée que jamais. Lucien s'était évanoui au détour d'une allée, et elle avait eu beau l'appeler, interroger les passants, elle ne l'avait pas retrouvé. Elle avait réussi à joindre Marta : Lucien l'avait enfermée dans les toilettes avant de s'enfuir. Elle venait juste de se libérer avec l'aide du voisin qui l'avait entendue crier par la fenêtre.

— Je ne crois pas qu'il retournera à la maison, acheva Annie d'une voix éraillée. Viens, allons prévenir l'hôpital.

Les deux hommes portant le miroir avaient enfin dégagé la ruelle, et les passants agacés se bousculaient de tous côtés. Annie attrapa le bras de sa fille pour l'entraîner à contre-courant.

Paulette était à l'accueil. Le sourire qu'elle leur adressait s'évanouit face à l'affolement de sa collègue.

— Lucien s'est réveillé. Il s'est réveillé et il a disparu. Je ne sais pas où il est.

— Il n'est pas venu ici, souffla Paulette, estomaquée. Tu... Tu

es sûre ?

— Évidemment ! Il m'a regardée droit dans les yeux, il m'a parlé, et il, il...

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Annie éclata en sanglots.

— Il a dit qu'il sait ce que j'ai sur l'épaule, répondit Briséis d'une petite voix.

Paulette passa un coup de téléphone, puis fit le tour du comptoir pour installer Annie sur une chaise. Elle essaya de la rassurer, l'hôpital allait coordonner des recherches avec la police. Briséis s'assit dans un coin, laissant passer les collègues de sa mère. Infirmiers et médecins curieux se regroupaient peu à peu autour d'Annie, lui témoignant leur soutien, débattant de la méthode à suivre. Il fallait faire une liste des lieux fréquentés dans le passé par Lucien. Prévoir des médicaments pour le calmer et des ambulanciers costauds pour le ramener à l'hôpital. Avant de sombrer dans un état léthargique, le physicien s'était plusieurs fois évadé du département de psychiatrie. Croyant déjouer d'horribles complots, il retournait chez lui prévenir sa femme et faire ses bagages. Trop désorienté pour être efficace, il était toujours rattrapé par les ambulanciers avant de s'échapper pour de bon. Mais quand on venait le chercher, il se débattait comme un lion, mordait, hurlait et terrorisait Briséis qui, du haut de ses dix ans, semblait la seule à entendre ses pleurs et croire en son martyre. Catatonie, psychose, délire de persécution. Tous connaissaient l'histoire de Lucien Riccetti.

— Mademoiselle Riccetti ?

Une main venait de se poser sur l'épaule de Briséis. Elle leva les yeux. Le docteur Moulin lui souriait.

— Il ne faut pas vous en faire, mademoiselle. On va retrouver votre père.

Elle secoua timidement la tête, ne trouvant rien à dire.

— Comment va votre petite allergie ? Faites-moi voir.

Briséis laissa le docteur dérouler son écharpe et examiner sa peau. Il réfléchit un instant.

— Vos résultats sanguins devraient arriver d'ici demain, je

crois qu'il serait préférable que vous restiez ici en attendant. Et si je vous trouvais un endroit plus tranquille pour vous reposer ? Ne vous inquiétez pas pour votre mère, ajouta-t-il, la voyant hésiter. Paulette va s'occuper d'elle. Croyez-moi, la meilleure façon de l'aider, c'est de vous soigner. Vous la connaissez aussi bien que moi...

De loin, Paulette lui adressa un sourire d'encouragement. Briséis se leva à contrecœur.

Le docteur la conduisit dans une petite chambre isolée, au quatrième étage. Elle posa son sac sur le premier des deux lits, contempla les murs blancs, le silence, la vue de la fenêtre donnant sur un petit parking. L'endroit était franchement triste.

— Tâchez de vous reposer, appuya le docteur.

— C'est que... je ne suis pas si fatiguée. Est-ce qu'il n'y a pas une chambre plus proche de l'accueil ?

— Dès que nous aurons du nouveau concernant votre famille, nous vous préviendrons. Je repasserai vous voir plus tard. Si vous avez besoin de quelque chose, appuyez sur cet interrupteur. Ne vous inquiétez pas, tout finira par s'arranger.

— Merci.

Le docteur disparut dans le couloir, laissant Briséis face à ses inquiétudes. Elle regrettait de ne pas avoir osé lui avouer qu'elle préférerait rester assise sur l'une des chaises froides du hall d'entrée. Il s'était montré si attentionné... La télévision ne fonctionnait pas. Elle s'installa sur les draps blancs, contempla ses orteils à travers les trous de ses chaussettes. Une heure interminable passa. Enfin, sa mère vint lui rendre visite. Un petit gobelet de café à la main, elle s'assit sur le lit.

— Briséis, comment vas-tu mon ange ? Le docteur Moulin m'a dit que ta tache avait grossi. Tu aurais dû me le dire, tu es incorrigible !

— Mais je n'ai pas de fièvre... Et Papa ?

Annie posa ses doigts réchauffés par le café brûlant sur le front de sa fille avant de lui répondre. L'avis d'une mère valait toujours plus que l'avis d'un médecin.

— Les ambulanciers sont partis à la gendarmerie. Le docteur Moulin pense qu'on l'aura retrouvé avant ce soir. Enfin, ils font ce qu'ils peuvent. Avec le secteur de radiologie qui est fermé depuis la semaine dernière, c'est la pagaille : il faut transférer la moitié des patients de l'autre côté de la ville. J'ai proposé de rester de garde ce soir pour les aider. Au moins, comme ça, je serai auprès de toi. J'appellerai la voisine pour Jules.

— Tu es sûre que tu es en état de travailler ?

— Bien sûr, voyons ! Je commence dans dix minutes. Tu as de quoi t'occuper ?

— J'ai un carnet dans mon sac. J'écrirai, peut-être.

— Bien.

Briséis l'observa quelques instants, perdue dans ses pensées, serrant ses mains sur son petit gobelet pour en absorber la chaleur.

— Sois sage, dit enfin Annie avec un clin d'œil, avant de déposer un baiser sur le front de sa fille.

Et à son tour, elle laissa Briséis seule entre les quatre murs blancs.

L'après-midi lui parut sans fin. Vers seize heures, une infirmière vint installer une vieille dame dans le second lit. Ils n'avaient toujours pas retrouvé le père de Briséis, elle en était désolée. Elle avait bien connu Lucien Riccetti du temps où il était pensionnaire à l'hôpital. Elle finissait son service en début de soirée, elle viendrait lui faire un compte-rendu de la situation. Le docteur Moulin passerait plus tard, il était débordé. Briséis la remercia, puis écouta trois heures durant sa voisine tousser, cracher et chanter de vieilles rengaines. Il lui semblait que le soleil ne se coucherait jamais.

Enfin, la porte de la chambre s'ouvrit et deux blouses blanches apparurent. Briséis releva la tête, soulagée... et le monde s'arrêta de tourner. Son père se tenait là, tout sourire, en compagnie d'un inconnu. Sa mâchoire en tomba.

— *Il n'est pas encore l'heure du repaaaaas*, chantonna la petite dame, se raclant grossièrement la gorge.

— Mais nous ne venons pas pour le repas, fit doucement

Lucien. Briséis, tout va bien ? Hem... Francis, voici ma fille, Briséis. Elle est belle, n'est-ce pas ?

— Francis, enchanté, dit l'homme trapu aux sourcils broussailleux, se baissant légèrement.

Briséis tourna lentement la tête vers lui, puis son regard revint tel un ressort sur son père souriant. Souple dans ses gestes, vivant, normal...

— Attention Briséis, tu vas gober une mouche...

Il lui pinça le nez, comme il le faisait si souvent autrefois pour la faire rire, provoquant chez elle une réaction en chaîne : décharge électrique, cheveux dressés sur la tête, chair de poule, bouffée de chaleur, gorge sèche, hyperventilation, membres engourdis, crampe à l'estomac. Elle fit tout son possible pour ne rien laisser paraître.

Son père prit un air plus sérieux et s'assit sur le bord du lit.

— On a pensé qu'on pourrait t'aider.

Et comme Briséis ne réagissait pas, il ajouta :

— Francis est physicien comme moi, ou du moins comme moi avant, et... Enfin nous avons commencé un programme de recherche avant ma petite euh... convalescence. Nous croyons maintenant pouvoir utiliser notre travail pour te guérir. Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— Qu'est-ce que je pense de quoi ? s'étrangla-t-elle.

Lucien interrogea du regard son ami, puis ajouta sur le ton de l'évidence :

— De notre proposition !

— Je... Je... balbutia Briséis, submergée par ses émotions, avant de fondre en larmes.

— Est-ce que c'est bon signe ? demanda discrètement Lucien à son ami.

Francis fit la grimace.

— Briséis, quelque chose ne va pas ? tenta Lucien.

Elle le dévisagea.

— Qu... Quelque chose ne va pas ? répéta-t-elle d'une voix éraillée. Tu... tu me demandes si quelque chose... ne va pas ?

Lucien attendit la suite avec un sourire gêné.

— Je ne peux pas le croire... fit Briséis, riant et sanglotant à la fois. Tu vis... ou plutôt tu survivis pendant onze ans comme un mollusque... Même pas capable de faire tes lacets ou d'ouvrir au facteur... Un pantin vivant... et puis pouf ! Tu réapparais, tout comme avant... Et maintenant, paf ! « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Lucien échangea un regard avec Francis.

— Hem... Alors ? Pour notre proposition ? essaya-t-il timidement.

— Est-ce que Maman sait que vous êtes ici ?

Lucien prit un air innocent. Briséis se leva d'un coup.

— Je vais la prévenir.

— Alors nous ne serons plus là lorsque vous reviendrez toutes les deux, dit Lucien, catégorique. Je ne dois pas voir Annie. Ou du moins pas encore. Nous avons des choses à faire avant.

— J'appelle l'infirmière, le coupa Briséis en saisissant l'interrompteur.

— Non !

Lucien le lui arracha des mains.

— Écoute Briséis, tu ne comprends pas, c'est une question de vie ou de mort !

— Moins fort Lucien, on va se faire repérer ! souffla Francis en jetant un coup d'œil à la porte vitrée.

La vieille dame s'était redressée sur son lit, visiblement intéressée. Lucien attrapa sa fille par les épaules pour lui souffler plus bas :

— Briséis, laisse-moi une chance. Une toute petite chance de me racheter avant de disparaître, d'accord ? Je suis persuadé, je *sais* que je peux t'aider. Tu ne risques rien, et si ça ne marche pas, promis, je te laisserai tranquille.

Briséis baissa les yeux, incapable de soutenir plus longtemps son puissant regard bleu. Elle avait envie de se jeter dans ses bras. La vieille femme s'était remise à chanter.

Il avait dit « *avant de disparaître* ». Avait-il réellement l'intention de disparaître ? S'il était parvenu à retrouver sa trace, à venir

jusque dans sa chambre sans se faire repérer alors que tout l'hôpital le recherchait, il en était bien capable...

— De quoi s'agit-il ? demanda Briséis.

— L'appareil IRM, répondit Francis.

— Eh bien ! Vous n'avez pas de chance, le secteur de radiologie est fermé ! trancha-t-elle en se laissant retomber sur son lit.

Lucien esquissa un sourire.

— Vous ne pourrez jamais entrer, insista-t-elle, comprenant où il voulait en venir.

— Les travaux s'arrêtent à dix-huit heures et la salle d'IRM est encore en état, dit Lucien. Il suffit d'un passe.

— Et où trouverez-vous un passe ?

— Dans cette poche, dit-il en tapotant sa blouse.

— D'accord. Mais après ?

— Nous t'expliquerons là-bas. Il ne faut pas s'éterniser ici, c'est bientôt l'heure du repas.

— *C'est bientôt l'heure du repaaas !* reprit la vieille dame en chantant.

Pour rien au monde Briséis n'aurait voulu voir son père s'évanouir à nouveau dans la nature. Elle sauta au pied du lit.

Ils traversèrent le couloir désert du quatrième étage jusqu'à une porte de service. Lucien l'ouvrit sans hésiter et ils s'engouffrèrent dans un petit passage chargé d'une forte odeur de poisson. Les cuisines ne devaient pas être loin.

— Poisson pané ce soir, remarqua Lucien en fronçant le nez. Très franchement, tu ne manques pas grand-chose. Celui qu'ils servent n'a aucun goût. À droite toute !

Une sortie de secours donnait sur un escalier en colimaçon, encastré entre deux bâtiments. C'était le seul moyen de descendre au rez-de-chaussée sans se faire repérer. Arrivés en bas, ils longèrent une cour où s'entassaient les containers des poubelles puis débouchèrent, après avoir suivi une petite allée, sur le coin ouest du grand hall d'entrée.

— C'est là que ça se complique, remarqua Lucien à voix basse.